

LE RÉSIDU CRUEL DE LA PAUVRETÉ

Petit hommage à Mohamed Choukri

Massimo Rizzante

Aux marges

Que signifie aujourd'hui être un écrivain marginal ?

Peut-être, aujourd'hui, tout grand écrivain est-il marginal.

La littérature, en Europe et en Occident, tout le monde le dit, n'a plus de place. Elle a perdu son autorité spirituelle. Personne ne s'en réclame.

Depuis plus de trente ans, elle a renoncé à partager l'existence de ceux qui vivent aux marges. Autrefois on l'appelait, d'un mot inventé par un philosophe célèbre, l'engagement. Quelqu'un se souvient-il de Jean Genet prenant violemment position, par sa pièce *Les Paravents*, contre le colonialisme français et pour l'indépendance d'un pays d'où venaient beaucoup de ses amis ?

Elle a renoncé également au charme de rester aux marges. On l'appelait le snobisme, parfois nourri d'un autre rêve de l'Occident : l'exotisme, ou, pour être plus précis, l'orientalisme. C'était le cas de Paul Bowles, vivant au Maroc, lorsqu'il accueillait à Tanger, dans les années cinquante et soixante, tous les rescapés de l'Amérique du Nord : Truman Capote, Tennessee Williams, Gore Vidal, Brion Gysin et beaucoup des poètes et écrivains de la *beat generation* : Allen Ginsberg, William S. Burroughs, Gregory Corso, Jack Kerouac, Peter Orlovsky.

C'était une époque où l'écrivain occidental pensait encore qu'il trouverait, aux marges de son monde, un endroit d'où le combattre. C'était à la fois une guerre contre l'Occident et une fugue hors de l'Occident. Cette époque est révolue. Genet meurt en 1986 et son corps est

enterré à Larache, dans le nord du Maroc. Bowles meurt en 1999 à Tanger.

La littérature a renoncé aussi à une troisième option, beaucoup plus riche et historiquement profonde : se concevoir soi-même comme le résultat des nombreuses influences reçues au cours des siècles. C'est bizarre. En pleine mondialisation économique, la littérature se provincialise. Elle abandonne ce qu'on nommait autrefois son cosmopolitisme.

Aujourd'hui il n'y a plus que Juan Goytisolo, entre Tanger et Marrakech, à témoigner de la force et de la richesse de l'arbre de la littérature européenne dont les racines ne sont pas seulement grecques, espagnoles, françaises, anglaises, italiennes, allemandes, portugaises, mais aussi arabes. Ce n'est pas un hasard si c'est grâce à lui que j'ai découvert l'œuvre de Mohamed Choukri. J'ai compris l'importance du dialogue entre un écrivain occidental qui n'a pas peur d'être aux marges de son monde et un écrivain marocain dont la marginalisation n'est pas un choix, mais une condition matérielle dont la seule issue est la littérature. Et aussi cela : une possible régénération de la tradition moderne de la littérature européenne et occidentale dépend de ce dialogue entre deux marginalités loin des carrefours de l'histoire littéraire.

« La pauvreté est au-dessus de toutes les lois »

Mohamed Choukri naît en 1935 à Beni Chiker, un petit village de la région du Rif, au nord du Maroc. Son enfance et son adolescence sont décrites dans son premier « récit autobiographique », *Le Pain nu*.

La famille est très pauvre. Le père est un homme violent. Il bat sa femme et ses enfants. Il lui arrive, dans un moment de colère, de tuer Abelkader, le petit frère de Mohamed. Il ne sera pas poursuivi pour meurtre. En raison de la famine qui s'abat sur le nord du Maroc pendant la Seconde Guerre mondiale, la famille se déplace à Tanger, puis à Tétouan. À partir de l'âge de onze ans, Mohamed vit avec d'autres « enfants des poubelles » dans les bas-fonds de la ville, sans abri. Il connaît la faim, la misère, l'alcool, le vol, la contrebande, la prostitution, la drogue. Il dort dans des cimetières, parfois près de la tombe de son petit frère. Ce sont les endroits les plus sûrs pour ne pas être violé. Lorsqu'il trouve un travail comme serveur dans un café, il doit donner tout son

salaire à son père qui, une fois sorti de prison pour avoir déserté l'armée espagnole, n'arrête pas de l'exploiter et de le frapper, à tel point que Mohamed souhaitera plusieurs fois sa mort et voudra oublier son nom. De retour à Tanger, après une courte période à Oran et avoir définitivement quitté Tétouan et sa famille, il se retrouve au cimetière avec un ami : « Quand mon père sera mort, j'irai voir sa tombe et je pissurai dessus. Sa tombe ne sera bonne que pour un dépotoir où on viendra chier et pisser. » En prison, un ami, par le biais de quelques vers d'un poète, lui donne envie d'apprendre à lire. En 1956 (année de la proclamation de l'indépendance du Maroc), Mohamed quitte Tanger pour Larache, où il s'inscrit à l'école primaire. À vingt ans il est encore analphabète. Il apprendra à lire et à écrire l'arabe, langue différente de la *darija* (dialecte marocain) et du *rifain* (dialecte de la région du Rif) et deviendra instituteur.

Le Pain nu, traduit en anglais (1973) par Paul Bowles et en français (1980) par Tahar Ben Jelloun, deviendra un succès international. En 1982 le livre sortira aussi en arabe, mais il sera tout de suite censuré par le gouvernement, censure qui a duré jusqu'en 2000. Encore en 2008, à la Foire internationale du Caire, tous les exemplaires du livre ont été confisqués par les autorités. En arabe, en effet, le mot *Adab* (littérature) signifie la bonne conduite et le bon goût. Il est donc compréhensible que les autorités politiques et littéraires arabes aient pensé que Mohamed Choukri n'avait pas le droit de faire partie de ce vaste ensemble d'écrivains qui, depuis de nombreux siècles, écrivaient dans la langue du Coran.

Ce court « récit autobiographique » où, dans le Maroc des années quarante et cinquante, l'auteur décrit, d'une façon à la fois crue et picaresque, les péripéties et les errances de Mohamed, un enfant de la rue dont le père est un meurtrier, a scandalisé le bon goût de ses compatriotes et de tout le monde arabe. C'est vrai : personne, avant Mohamed Choukri, n'avait écrit en arabe avec une telle franchise et une telle liberté sur la prostitution infantine, l'homosexualité, la pédophilie, l'usage de la drogue et de l'alcool, sur des gens sans racines ni famille. Personne, avant lui, n'avait osé utiliser les insultes les plus courantes que les hommes adressent aux femmes. Personne n'avait décrit de cette façon la

haine et l'absence de compassion d'un fils envers un père-patron, par ailleurs alcoolique, violent et assassin.

Mais il y a plus que cela. Choukri a placé la pauvreté de Mohamed « au-dessus de toutes les lois », à savoir : il l'a dépouillée de tout mystère, de toute séduction. La pauvreté, au lieu d'être vécue comme une condition à laquelle il faut se soumettre avec patience et humilité, est décrite comme une corruption qui favorise la cruauté et la violence et contre quoi il faut se rebeller par tous les moyens : « J'avais décidé de voler toute personne qui m'exploiterait, même si c'était mon père ou ma mère. Je considérais ainsi le vol comme légitime dans la tribu des salauds. »

Ainsi faisant, il a aussi détruit toute vision lyrique occidentale sur la situation concrète de tous les Mohamed de son pays. Bien avant Edward Saïd (et son célèbre essai *L'Orientalisme*), Choukri nous a dit, sans aucun sentimentalisme, qu'il n'y a rien d'exotique ou d'énigmatique dans la misère, dans l'analphabétisme, dans l'absence de famille et de travail, dans le sexe bon marché, dans cette guerre quotidienne qu'est la vie des pauvres. Il a coupé à la fois dans la version édulcorée de l'Orient du point de vue de l'Occident et dans la version édulcorée de l'Orient du point de vue de l'Orient. Comment a-t-il réussi ?

Cela semblera un paradoxe : il a réussi grâce à l'Occident *et* à l'Orient. Ou si on veut : grâce à sa vision cosmopolite des deux traditions littéraires, à son idée transtemporelle de la modernité. C'est Choukri lui-même qui, en 2002, dans un de ses derniers dialogues, nous éclaire :

Les autobiographies, en arabe, sont très peu nombreuses, elles peuvent se compter sur les doigts de la main. Moi, pour écrire ma trilogie autobiographique (*Le Pain nu*, *Le Temps des erreurs*, *Visages*), j'ai utilisé des exemples occidentaux : saint Augustin, Jean-Jacques Rousseau, Somerset Maugham, *Les Mots* de Sartre, Juan Goytisolo... La lecture de ces auteurs m'a donné le courage de m'exprimer. On sait très bien que la littérature arabe classique était beaucoup plus libre que celle d'aujourd'hui. Maintenant les tabous abondent. Mais à l'époque pré-islamique et au début de l'Islam, il y avait une littérature, comme *Les Mille et Une Nuits* ou *Le Jardin parfumé*, qui était beaucoup plus libre de s'exprimer. Il y a eu une décadence dans la culture arabe, surtout lorsque les Arabes, il y a cinq siècles, sortirent d'Espagne. L'aspi-

ration à la liberté se perdit et régnèrent le fanatisme et la religion. La religion a tué tout. Les tabous tuent la liberté et la création.

Les deux mémoires

Choukri a souvent affirmé que deux mémoires coexistaient en lui : celle d'un enfant analphabète et celle d'un homme adulte qui avait appris à lire et à écrire à l'âge de vingt ans.

On ne peut comprendre l'originalité de l'œuvre de Choukri sans tenir compte de l'entrecroisement de ces deux mémoires qui lui permet d'être un des très rares écrivains modernes capables de défendre ceux que l'histoire officielle a toujours oubliés, cela sans imposer aucun discours politique et éthique (« Je n'écris pas sur la politique ni sur la religion »). La violence dont est issue sa mémoire d'enfant analphabète est tellement présente à l'homme adulte que l'écrivain n'a pas besoin du moindre emprunt à la technique du roman réaliste – roman par excellence de la dénonciation des injustices sociales. Il n'a pas besoin de raconter à la troisième personne ; il n'a pas besoin de détailler l'ambiance ou la psychologie des personnages ; il n'a pas besoin de construire des transitions entre les scènes. Chaque scène, grâce à une syntaxe avare, presque poétique, est débridée en petits morceaux conjugués souvent au temps présent, en minuscules visions autonomes de l'événement. Ainsi, dans un épisode central du début du *Pain nu*, celui du meurtre d'Abelkader par le père :

Je vois le monstre s'approcher de lui, les yeux pleins de fureur, les bras lourds de haine. Je m'accroche à mon ombre et je crie au secours [...] Il se précipite sur mon frère et lui tord le cou comme on essore un linge. Du sang sort de la bouche. Effrayé je sors de la pièce [...] Je me suis caché. Seul, les voix de cette nuit me sont proches et lointaines. Je regarde le ciel. Les étoiles viennent d'être témoins d'un crime.

Il faut tenir compte de ces deux mémoires lorsqu'on parle du *Pain nu* comme d'un simple « récit autobiographique ». Il l'est, certainement. Toutefois, comme l'affirme un passage de l'œuvre où Mohamed se trouve aux prises avec une jeune fille et ses premières expériences sexuelles, « la violence dont j'étais victime perturbait ma perception ». Voici la

clé pour comprendre le fonctionnement conjugué des deux mémoires et l'effet esthétique le plus puissant de l'œuvre de Choukri, sa vision antilyrique et dépourvue de toute complaisance face à la pauvreté. La violence qui régit la mémoire de l'enfant analphabète est indéracinable, elle perturbe toute approche de la vie. Mais celui qui raconte, celui qui décrit son enfance et son adolescence, le fait avec un regard adulte et cultivé et donc délié des sensations d'un analphabète. Il peut ainsi, grâce à cette autre mémoire, englober la violence primaire d'une vision imaginaire. Il peut la maîtriser sans qu'elle perde son statut de structure ontologique de l'existence. Ce qui fait de ce « récit autobiographique » aussi un roman et de Mohamed un personnage qui n'a pas besoin de dénoncer son état de victime.

Post-scriptum

De 1976 à 1992 Choukri cesse de publier. Les deuxième et troisième volets de son odyssée, *Le Temps des erreurs* et *Visages*, sortiront respectivement en 1992 et 1996.

Le 15 novembre 2003, à l'hôpital militaire de Rabat, Mohamed Choukri meurt d'un cancer. Son corps est tout de suite transféré au cimetière Marshan de Tanger, endroit où il aimait beaucoup se promener : « Je ne sais d'où me vient cette envie persistante de me promener dans les cimetières. Suis-je attiré par la paix qui y règne ? Par la nostalgie du temps où j'y dormais la nuit ? Par l'amour de la mort ? »

M. R.